

L'argent et nous

LA PREMIERE DES MALADIES SOCIALES : L'EXPLOITATION SUR LE LIEU DE TRAVAIL

A la télévision, dans les journaux, dans toutes les conversations, on discute souvent des maladies de la société. De la pauvreté à la crise du logement, des guerres à la famine, du racisme ou de l'écologie.

Mais il y a un sujet absolument tabou, qui n'est dénoncé nulle part et par personne : c'est le travail. En tous cas le travail de l'ouvrier. Car la littérature, le cinéma, ne nous montrent sous toutes les coutures les problèmes du travail que chez les intellectuels ou chez les riches.

Cette société est bourgeoise au point de réussir à faire semblant que les 7 millions d'ouvriers, les 6 millions d'employés, et d'autres encore sur les chantiers ou ailleurs, travaillent sans qu'il y ait le moindre problème à y voir. C'est seulement, ce qu'on appelle les abus, qu'on dénonce de temps en temps : le harcèlement sexuel, ou un accident une fois qu'il s'est produit, ou un salaire qui n'est pas payé. Personne ne réfléchit, n'écrit, sur ce qu'il faut appeler le "travail normal", et qui est en réalité l'exploitation de l'homme par l'homme.

Nous n'allons pas discuter ici l'aspect économique de cette exploitation, qui consiste à voler la plus grande partie de son travail à l'ouvrier. Mais nous allons essayer de nous intéresser à ce qui est la première maladie sociale, parce qu'elle gâche aussi l'existence de millions de travailleurs au moyen d'illusions et de mensonges.

L'exploitation de l'homme par l'homme, le travail salarié, c'est la mère de toutes les injustices sociales. Elle est la source de toutes les autres. C'est une forme qui déroute car on

ne nous en parle jamais ni à la télé, ni dans les journaux, ni à l'école. La plupart des ouvriers préfèrent ne pas en parler non plus car eux-mêmes ne l'ont pas vraiment bien maîtrisée.

Dès qu'on rentre dans le monde du travail, on subit l'apprentissage du fatalisme à haute dose et à grande vitesse. Si on a la chance de ne pas sentir soi-même l'humiliation, on croise une multitude de gens broyés par des années d'exploitation, d'obéissance et d'ignorance.

L'exploitation, on la découvre en même temps qu'on doit la subir et c'est pourquoi il est si difficile d'y voir clair. Mais le ton de la hiérarchie, les conditions d'hygiène sordide et toute une multitude de détails choquants qu'on découvre lors de l'entrée à l'atelier ou au chantier le clament : on est en situation anormale. On est de la chair à produire, on est des exploités et rien d'autre. Ce n'est pas seulement que le travail peut être fatigant ou inintéressant ; c'est pire que cela : on devient soi-même inintéressant du fait qu'on travaille.

Le plus souvent, un jeune ouvrier qui découvre ainsi le monde du travail n'a pas la chance de tomber sur d'autres travailleurs qui le guident, lui expliquent ce qui se passe, qui peuvent lui proposer des perspectives et un comportement où il restera maître de lui-même autant que possible. Rien ne l'attire vraiment. Au contraire tout ce qui se passe à l'usine semble nier son existence. Son premier réflexe est de se refermer, de passer au plus vite les huit heures de travail en ne pensant qu'à l'heure de la sortie. Mais il ne se rend pas compte que déjà il participe à alourdir sa propre exploitation en contribuant à ce que les heures passées à l'usine restent inhumaines. Il est déjà rentré sans même s'en rendre bien compte dans une attitude de fatalité.

C'est ainsi que la société, et le monde du travail tout particulièrement, éteint l'énergie et la flamme de la jeunesse. Quand on a 16 ans ou 18 ans, l'énergie, l'espoir, l'optimisme sont là bien vivants. Ce qui est remarquable, c'est qu'il n'y a pas encore de différence de ce point de vue entre un futur ouvrier et un jeune d'un autre milieu. On s'investit dans tout ce qu'on découvre, le sport, le cinéma ou la lecture, la musique, la mécanique ou les amis. On se sent même capable de tout faire de front, de tout faire à fond, avec passion. Lorsqu'on connaît un moment où l'on tourne à vide, on le vit comme quelque chose d'anormal, et on s'en veut d'être inutile aux autres et à soi-même.

Mais dès qu'on rentre à l'atelier ou au chantier, un processus terrible va tout retourner : en quelques semaines, en quelques mois, on a de bonnes chances d'être littéralement digéré. Au travail, tous ont l'air de s'ennuyer ferme mais cette fois en s'en faisant une raison. Le jeune qui débarque tout feu tout flamme est mis au pas tout net et pas seulement par les chefs mais, pire, par les autres travailleurs. Dans certains ateliers, on lui met la main aux fesses, on lui impose des photos porno sous les yeux, des blagues racistes, il lui faut boire avec les autres pour être accepté par eux. Tout se passe comme si les exploités de longue date éprouaient le besoin de se prouver, et de prouver aux jeunes, qu'on peut rire et vivre de tout, au milieu des pires tares de l'exploitation.

Chacun de ceux qu'on voit alors comme des vieux, et qui se comporte ainsi, a été pourtant, lui aussi un jeune. Quelques années plus tôt, ou quelques mois seulement, ils avaient leurs passions, leurs espoirs. Chacun avait sa personnalité et ses différences. Maintenant tous se ressemblent et semblent vouloir se copier. Leur jeunesse, elle n'est plus que dans les souvenirs qu'ils évoquent de temps en temps, quand ils racontent : "J'en ai fait des conneries quand j'étais jeune ! "

Quand, à quel moment et comment sont-ils passés de leur jeunesse à la situation actuelle ? Aucun ne se pose vraiment la question car ils ne sauraient pas y répondre. La capacité de digestion de la société est tellement formidable qu'on ne se rend même pas compte du processus.

Certains jeunes croient s'en protéger en utilisant un vocabulaire différent, en parlant verlan ou sur un mode provocateur, ou bien en s'habillant comme les jeunes, d'un jean et d'un cuir noir. Mais la société se moque bien de ces barrières qui n'en sont pas et sans qu'on comprenne pourquoi ni comment on se surprend un jour à ne plus avoir vraiment de passions, ou s'il en reste une, à ne plus lui consacrer beaucoup de temps. On se surprend à ne plus faire grand chose d'autre que les huit heures de travail par jour, qui ressemblent à un grand vide quand il n'y a rien autour. Sauf que maintenant, on n'est plus choqué, on est déjà habitué et on trouverait même difficile de se remettre à la musique au sport ou aux amis qui ont pris le large tous seuls.

Même pour des militants, le problème se pose aussi. Ils ont beau n'être qu'une minorité, on en trouve beaucoup parmi eux qu'on pourrait dire "installés". On ne sait plus très bien s'ils militent parce que des injustices sociales les révoltent ou parce qu'ils ne savent plus faire que militer, par routine. Militants politiques, syndicalistes ou d'une association de locataires par exemple, il en est de toutes sortes. Dans toutes ces catégories il en est qui y croient, qui sont vivants, qui n'ont peur d'aucun tabou et qui sont prêts à se remettre en cause à tout moment, mais d'autres semblent craindre la moindre contestation de leurs idées, se braquent ou se dérobent, et donnent l'impression de réciter des choses. Eux aussi ont perdu leur jeunesse, et leur flamme s'éteint. Eux aussi se font digérer par la société.

Alors, le vieillissement, l'intégration à la société, est-ce inéluctable ? Si l'on veut peut-être trouver un moyen de s'en garantir, de préserver les qualités de sa jeunesse, c'est quand il en est encore temps qu'on doit regarder par quel moyen la société tient nos camarades, nos parents, nos amis les plus proches. Eh bien ce moyen universel, il existe : c'est l'argent.

Tout commence avec la première paye. Tout le monde se souvient de sa première paye parce qu'elle est synonyme de liberté, d'indépendance et même d'existence tout court. Eh bien tous les pièges sont déjà là. Cette société ne nous donne le sentiment d'exister, de dignité de soi, qu'en l'échange d'argent. Pourtant, c'est plutôt notre capacité à travailler, c'est-à-dire de se rendre utile aux autres qui est la vraie valeur. L'argent n'est qu'une laisse par laquelle le patron et toute sa société va tenter de nous faire rentrer dans les pièges de sa logique.

On ne nous a pas appris, ni à l'école ni en apprentissage les pièges de l'argent, les règles de son fonctionnement, pourquoi il est apparu et comment il sert aujourd'hui de chaîne entre les exploités et leurs exploités.

La publicité, les feuillets télé, l'opinion générale veulent que l'argent rend libre. Mais le problème est qu'avec l'argent, on est obligé de vendre et d'acheter. C'est pourquoi, si l'argent donne une certaine liberté, il rend en même temps dépendant. On peut le voir sur des exemples très fréquents.

Vous êtes libres de vous payer une voiture, même si elle est d'occasion ? Oui, mais cette liberté, il faut la payer le plus souvent par un engagement mensuel, un crédit à un banquier pendant toute une période de votre vie active. Pour parler crûment, vous ajoutez à un premier exploitateur qu'est votre patron, auquel vous ne pouvez échapper en tant qu'ouvrier,

un autre coupe-gorge qui lui n'était pas obligatoire, mais qui vous donne votre liberté de rouler en voiture en inventant toute une série de nouvelles dépenses qui vous lient un peu plus : les intérêts du crédit, mais aussi l'assurance, l'entretien, les taxes, etc.

Autre exemple : jusqu'au début des années 70, il y a eu en France toute une couche de la classe ouvrière, parmi les mieux payés, qui a été attirée par une offre faite conjointement par les banques, les sociétés immobilières et le gouvernement. Il s'agissait de l'accession à la propriété des logements. L'idée de ces gens-là était ni plus ni moins d'en finir avec la mentalité ouvrière, en transformant les ouvriers en petits propriétaires. Ainsi, pensaient-ils et se disaient-ils d'ailleurs entre eux, c'en serait finit de toutes les idées communistes. Et surtout l'opération était une très bonne affaire pour eux : des centaines de milliers de logements ont été construits, ou sont passés du système de location à la propriété. Les travailleurs qui ont choisi ce qui se faisait donc de mieux à l'époque ont commencé à signer des contrats qui, au lieu de les laisser libres de quitter leur appartement à la fin du mois, en cas de problèmes financiers par exemple, les enchaînaient pour des années, problèmes financiers ou pas.

Un certain nombre ont effectivement fini par devenir propriétaires de leur appartement. Mais une grande partie a absolument tout perdu dans cette affaire : c'est que sous le système capitaliste, il n'y a pas que les crises et les guerres qui rendent les situations incertaines. Pour les plus démunis que nous sommes, il suffit d'un léger changement dans ce qu'on appelle la conjoncture économique. Il suffit que les salaires cessent d'augmenter ou bien que le coût des terrains ou de la pierre augmente, ou encore que le taux de l'argent, donc le montant des intérêts de la dette contractée, se mette à monter. Et ce sont autant de facteurs qui ont fait que bon nombre de travailleurs se sont vus soudain dans l'incapacité de payer leurs échéances. Ceux-là ont dû à nouveau emprunter, c'est-à-dire se passer un deuxième nœud coulant autour du cou. Une partie a même dû tout simplement abandonner l'idée de devenir propriétaire et a perdu finalement tout l'argent investi pendant des années.

Peu d'ouvriers en parlent, car il y a une espèce de honte à ne pas avoir su gérer son affaire. Mais le problème n'est pas un problème individuel : c'est un problème de classe. C'est la classe des banquiers, des capitalistes qui est en situation de force pour allécher puis imposer à la classe ouvrière de se faire tout simplement gruger au nom de l'illusion de ne plus être ouvrier. L'ouvrier isolé, qui croit avoir trouvé le bon plan pour s'en sortir, se mettre un petit capital de côté, se construire sa maison, bref ne plus vivre dans cette vie toujours aléatoire où l'on n'est assuré ni du logement ni du travail, cet ouvrier-là est finalement bien naïf. Mais il est excusable : car des pays entiers se sont faits enchaîner au système capitaliste exactement par le même système des emprunts et des dettes. Exactement aussi avec la même idée de départ : la recherche d'un minimum d'indépendance, de sécurité, de propriété.

Comme bien des idées qu'aujourd'hui le capitalisme nous présente comme modernes, celle de rendre les ouvriers propriétaires, est vieille comme le capitalisme. Voici comment en 1872 déjà, Engels qui militait avec Marx, se moquait de cette soi-disant solution que proposait y compris les socialistes bourgeois de l'époque, comme Proudhon :

"Au jour du décret libérateur proclamant le rachat des logements, écrit Engels, Pierre pour le prendre en exemple, travaille à Berlin dans une fabrique de machines. Au bout d'un an, il est propriétaire, mettons du 15° de son logis, se composant d'une chambre au 5° étage, quelque part à la porte de Hambourg. Il perd son travail et se retrouve peu après Cour du Pot à Hanovre, dans un logis analogue, au 3° étage, avec vue splendide en arrière sur la cour ; cinq mois plus tard, il a acquis 1/36° de propriété, lorsqu'une grève le chasse jusqu'à Munich ;

en y séjournant 11 mois, il lui faut endosser exactement $11/180^\circ$ du droit de propriété sur un logis passablement obscur, à ras du sol, derrière la rue Haute-des-Pâtures. D'autres déplacements, comme il s'en produit si souvent de nos jours chez les travailleurs, le chargent ensuite des $7/360^\circ$ d'un logis non moins recommandable que les précédents à Saint-Gall, des $23/180^\circ$ d'un autre à Leeds et des $347/56223^\circ$ d'une troisième à Serraing, calculs faits très exactement pour que la "justice éternelle" n'ait pas à se plaindre. Et maintenant, qu'a notre Pierre de toutes ces parts de logement ? Qui lui en donnera le véritable équivalent ?"

On ne se construit pas un havre de paix avec un mur d'enceinte ou une clôture dans le système capitaliste. Cela, c'était valable au Moyen Age. Le monde aujourd'hui, a de toutes autres lois, celles de l'argent, et elles se moquent des murs et même des coffres-forts. Dans ce système, même quand on croit réussir, c'est encore un banquier ou un assureur qui va en profiter. Car il faut assurer la propriété, il faut l'entretenir, il faut mettre son patrimoine à l'abri. Disons plutôt à l'abri... des banquiers concurrents, puisqu'on le met dans le coffre de l'un d'entre eux.

Le crédit est une invention des capitalistes qui n'était absolument pas destinée à enrichir les travailleurs, mais, en leur donnant l'illusion d'un enrichissement possible, à permettre aux patrons de vendre plus vite leur production, pour faire plus vite des profits sans avoir à augmenter les salaires. Mais les risques de ce système ne reposent que sur les ouvriers. Car lors d'une crise comme celle de 1929, par exemple, où un krach boursier a vu l'économie entière s'effondrer, tous les banquiers se sont mis du jour au lendemain à demander à leurs clients de rembourser immédiatement toutes les dettes. Et comme cela n'était pas possible, ils ont considéré qu'il y avait faillite. Adieu alors automobile, logement, adieu en même temps tout l'argent déboursé jusque là pour les obtenir.

Alors il ne s'agit pas pour l'ouvrier d'être une espèce de saint qui se moque de l'argent, ou de le jeter par les fenêtres. Mais il s'agit d'être conscient que nous sommes dans une société capitaliste. Que dans cette société cela fait des générations et des générations que les patrons ne laissent comme salaire aux ouvriers que juste de quoi faire vivre et reproduire de petits ouvriers. Et que lorsqu'ils veulent bien accepter d'aller au-delà, c'est forcément en échange d'autre chose et que les échanges avec les banquiers, les assureurs ou les gros ne sont jamais égaux.

Les riches nous mettent dans le crâne l'illusion que nous sommes tous égaux parce qu'une fois par an, ils nous donnent le droit de mettre dans une urne un bout de papier qui pèse autant que le leur. Mais les vraies décisions sont prises autrement, elles obéissent aux lois de l'argent, des lois qui ne sont écrites nulle part, et qui veulent qu'il n'y a d'égalité que sur le papier et dans les mots ; que le vrai pouvoir, c'est celui de l'argent et que les gros dans le système capitaliste sont en situation d'imposer leurs conditions aux moins gros, et d'écraser les plus faibles.

Les riches et les possédants tentent de mettre dans le crâne de l'ouvrier une autre illusion : celle que leur salaire est un petit capital, qui peut s'accumuler, s'accroître, et devenir une garantie pour eux et leur famille. C'est ce que disent toutes les campagnes de publicité des Plans d'Épargne, pour le logement ou la retraite. Mais c'est un pur mensonge : tout ce que peut peut-être accumuler l'ouvrier, à force de privations, restera toujours aléatoire. Car il restera très loin de la puissance financière des gros et des très gros qui dirigent ce monde. Les très gros capitalistes ne font parfois qu'une bouchée d'autres gros parmi eux. Alors, s'ils permettent que des ouvriers fassent quelques économies, c'est qu'en additionnant ces millions

de tout petits épargnants, ils contrôlent une somme supplémentaire qui accroît encore leur puissance. Car cet argent, ils ne se privent pas de l'employer, en l'investissant ou en spéculant avec, et ils en tirent bien plus, et en proportion et en valeur absolue que les maigres pour cents du Codevi ou du Livret A qui reviennent à l'ouvrier.

On n'a plus honte d'être ouvrier si l'on comprend que ce n'est pas pour des raisons personnelles qu'on se retrouve condamné à survivre avec un salaire toujours remis en cause mais que c'est la loi des plus forts, des plus riches et des plus cultivés qui en est responsable. Et l'on n'est plus résigné à tout accepter si on imagine que le monde pourrait fonctionner selon une autre logique, et qu'il fonctionnerait bien mieux.

Si aujourd'hui, on est bien obligé de vivre avec son salaire, on n'est pas obligé de croire à tout ce que les patrons voudraient nous faire croire en nous le payant.

Avec le salaire, les patrons transforment nos rêves et nos espoirs en argent et qui plus est, avec des sommes ridicules. Mais si nous apprenons à raisonner autrement, si nous mettons nos espoirs, notre optimisme ailleurs que dans l'obsession de cette quête, alors on commence à être inachetable.

Ce n'est pas par hasard si nous sommes payés par petits bouts, mois par mois ou semaine après semaine avec à chaque fois une petite variation, destinée à donner l'illusion qu'on peut gagner plus : classification, promotion, déroulement de carrière, mutation, toute sa vie, l'ouvrier risque de la voir gouverner par une foule de moyens plus ou moins illusoire d'améliorer son sort individuellement. Mais là encore rien n'est gratuit. Dans chaque entreprise, une personne au moins, et parfois tout un service sont là pour veiller à ce que chaque amélioration de salaire, aussi minime soit-elle, fut-elle de quelques francs, ne se fasse qu'en échange d'un peu plus d'installation dans le système en place et finalement, d'une perte d'un peu de sa jeunesse. Même les primes d'ancienneté ont ce sens-là, on veut nous forcer à dire merci avec quelques sous de plus à l'entreprise qui, paraît-il, nous a nourris.

Eh bien nous pouvons prendre l'argent auquel nous avons droit, mais sans dire merci, sans même penser merci, à ce patron qui joue le généreux en nous l'octroyant par petits bouts successifs.

Le salaire, il nous est dû. Un point, c'est tout. On ne va ni courir après, ni le quémander comme une aumône, ni pleurnicher pour qu'il augmente peut-être, ni jalouser ceux des autres, ni rêver à des augmentations miracles. Notre philosophie ce doit être de faire avec le système tel qu'il est, tant qu'il est là, mais sans pour autant se mettre à croire qu'il est le seul possible, sans se mettre à le défendre alors que nous en sommes esclaves. C'est se rendre au fond inachetable.

Cette philosophie, nous pouvons la proposer à chacun des travailleurs autour de nous, leur montrer qu'on peut garder sa tête, sa révolte et ses espoirs, qu'on n'a pas besoin de les abandonner en l'échange de son salaire, qu'on n'a besoin de donner que son travail et rien d'autre.

C'est toute la vie en société, la famille, les amis qui nous pousse, si nous n'y faisons attention, à nous vendre pour des illusions. Dans les conversations par exemple, on ne s'intéresse guère à celui qui est ouvrier mais on pose une foule de questions aux petits-

bourgeois ou aux intellectuels qu'on regarde avec admiration ou plutôt avec envie. Il y a donc bien des façons d'être acheté, et pas seulement par le salaire.

Mais la façon la plus simple de se faire acheter, c'est encore de suivre le modèle qu'on nous propose, de chercher à grimper dans la boîte. Seulement, au bout de quelques années, le travailleur qui s'y laisse prendre réalise que c'est en fait un mirage qui s'éloigne au fur et à mesure que le temps avance. Le bilan, c'est qu'il s'est polarisé là-dessus et qu'en échange il n'a accumulé que des frustrations car à force d'avoir espéré cette meilleure place, il a accumulé bien des envies mais connu aucune satisfaction.

Finalement, à 40 ou 50 ans, cet ouvrier aura perdu bien du temps et surtout aura placé ses rêves au mauvais endroit, dans la logique du patron. Pourtant, il y aurait une autre façon de vivre, de profiter des réalités, des amitiés. Car on peut vivre gratuitement et de façon très riche.

Vivre avec une compagne ou un compagnon, avoir et élever des enfants, en soi cela n'installe pas dans la société, à condition de savoir leur faire partager cette conception socialiste des rapports avec l'argent, de leur apprendre eux aussi à devenir inachetables.

Etre ouvrier, être salarié, être exploité, ce n'est pas cela qui est dégradant : ce qui est dégradant c'est de se mettre à participer à sa propre exploitation avec sa tête, en essayant de se vendre volontairement un peu plus, en se mettant à croire au système en place. Mais on peut choisir clairement, consciemment, de se mettre hors de portée de tous ces pièges. On rend alors inopérant tout le système qui vise à nous faire mépriser nous-mêmes et à développer les mesquineries et les jalousies vis-à-vis des autres.

février – juin 1993